

***La Voie étroite et le Grand véhicule :
le premier Christianisme peut-il être à l'origine du Mahâyâna ?
François-Marie Périer, droits réservés, janvier 2017***



« Ascète barbu », monastère bouddhiste Mahâyâna de Tapa Kalan, Afghanistan, (IIIème-IVème siècle), musée Guimet, Paris, photographie : François-Marie Périer, 2010, dr

« Le bouddhisme méridional provient, il est vrai, du Bouddha ; mais la doctrine Mahâyâna, qui est à la base du bouddhisme septentrional, ne remonte, à coup sûr, qu'au premier siècle après Jésus-Christ ; elle s'est formée dans cette région limitrophe entre l'Inde et l'Asie centrale, où des idées grecques et brahmaniques se pénétraient mutuellement et, dans son esprit, elle est tellement plus près du Christianisme que de la religion du fils des Çakyas. »

Hermann de Keyserling, *Journal de voyage d'un philosophe*, au cours d'un voyage en Inde en 1911.

Je sais que je m'avance ici sur des terrains réservés, où les diplômes ou les titres universitaires et religieux ont force de loi. Mais je sais aussi l'enfermement des chercheurs dans leur propre orthodoxie et la peur que représente le dialogue religieux sur le fond des enseignements, leurs origines, leur généalogie. En ce domaine, personne ou presque ne va voir chez le voisin et chacun garde son enclos protégé. Le syncrétisme est frappé d'hérésie, de suspicion ou de mépris, même si les plus orthodoxes des croyants le pratiquent par leur observance aveugle de dogmes

importés et maquillés. La voix qui décrit simplement le parcours des mythes et des rites est taxée de confusion. Les universitaires comme les théologiens sont d'accord pour garder le silence et leurs troupes, dénonçant le concordisme comme il le leur a été demandé et proclamant la sacro-sainte séparation du Savoir et de la Foi, si bien que les brebis humaines sont sensées être condamnées à croire l'incroyable religieux ou à admettre l'indiscutable rationnel. Et au sein même d'individus cultivés et surintégréés la division opère et se transmet aux foules.

Si l'Islam se doit d'intégrer Jésus, même s'il n'est pas pour lui fils de Dieu, il en va autrement du Bouddhisme d'un point de vue doctrinal, puisqu'il nie l'idée d'une divinité créatrice, anthropomorphe et à plus forte raison intervenant dans les affaires des hommes en leur donnant son fils unique issu d'un peuple qu'il aurait élu pour régner sur la Terre. Le Dharma bouddhiste, j'ai pu le constater en terre musulmane, a rarement la sympathie des Mahométans, comme on disait autrefois. Pourtant, comme on le sait, il existe de nombreuses écoles bouddhistes, dont certaines dotées d'innombrables dieux et bouddhas veillant sur nous, souvent le fruit d'une intégration de divinités tantriques indiennes et shivaïtes, (bien qu'il soit difficile de faire la part des influences réciproques) avec au-dessus d'elles encore une sorte de Conscience Cosmique faite de sagesse, d'amour, de joie, d'équanimité et de compassion infinis. Et de ces Bouddhas sont émanés des Bodhisattvas venant sauver les hommes de la souffrance et des enfers. On est donc bien loin de l'athéisme nihiliste honni par l'Islam. Comme l'écrivait le philosophe-voyageur lituanien Hermann de Keyserling sans se soucier alors de vexer des autorités quelconques, on est même souvent dans le Mahâyâna beaucoup plus proche qu'il n'y paraît des religions du Livre. Et lorsqu'on se penche sur l'histoire du Grand véhicule bouddhiste, un certain nombre de points intéressants apparaissent, qui permettent de considérer la possibilité d'un lien direct avec le Christianisme naissant, voire d'un enseignement christique dans les royaumes indo-grecs. La réciproque n'étant pas d'ailleurs à exclure *a priori*.

F.M. Hassnain est en ce qui le concerne convaincu de la véracité des documents du monastère d'Hémis. Il cite Meer Izzut-Oola qui dans ses *Travels in central Asia* (Voyages en Asie centrale) de 1812, parle de Tibétains ayant des représentations de saints disparus, dont un « vivant au ciel » :

« Les Tibétains estiment que leurs Écritures ont été inspirées et qu'elles contiennent de nombreux préceptes moraux et des exhortations à adorer Dieu, honorer ses promesses, ne dire que la vérité et renoncer au mal. On y recommande aux fidèles de donner aussi leur manteau à celui qui leur prendrait leur drap. De même, si quelqu'un vous frappe, tendez-lui l'autre joue pour qu'il la frappe également. (...) Leur grande fête se tient quand le soleil entre dans le Capricorne, ce qui correspond à Noël. Autre habitude commune : jurer au nom de la Trinité, qu'ils appellent « Kunchok Sum », c'est-à-dire « Des Trois ». Les moines bouddhistes rappellent les prêtres chrétiens entre autres par les dures pénitences qu'ils s'infligent. (...) On m'a dit que des parties de la Bible ont été traduites aux Tibétains. »

Le professeur Hassnain n'a pas retrouvé les rouleaux montrés à Notovitch. Il pense que les « néo-Chrétiens » - qui entend-il par là : des évangélistes, des missionnaires quelconques à la solde d'un pouvoir ? - les cachent dans un « Trésor noir ». En revanche, il dit avoir retrouvé la traduction tibétaine de 1802 d'un ancien manuscrit chinois : *L'histoire des religions et des doctrines. Le miroir de verre*, lequel parle de Yesu, Sauveur du monde, fondateur de religion, prêchant un enseignement proche de celui du Christ.

Ier siècle après J-C : la naissance du Mahâyâna au Gandhâra

Revenons au Mahâyâna. Le Grand véhicule, selon les historiens du Bouddhisme, dont Philippe Cornu dans son *Encyclopédie du Bouddhisme*, est véritablement apparu et s'est développé au Ier siècle après Jésus-Christ, dans les régions du nord de l'Inde, du Pakistan, de l'Afghanistan actuels, à savoir le royaume du Gandhâra. Rappelons que le *Dharma*, mot à mot : *Ce qui soutient le Monde*, l'Ordre cosmique, l'enseignement du Bouddha, n'entrera véritablement au Tibet qu'au VIIème siècle. Le Mahâyâna se distingue du Hînayâna - Petit véhicule, terme auquel on préfère Theravada - Véhicule des Anciens - par son important corpus de textes et surtout l'idéal du Bodhisattva qui renonce au Nirvâna par compassion pour l'Humanité et toutes les créatures, contrairement à l'Arhat du Hînayâna qui vise à l'extinction. N'entrons pas dans les débats mais soulignons tout de suite l'aspect compassionnel du vœu de Bodhisattva.

F.M. Hassnain écrit, résumant le *Masih Hindustani Mein* de Mirza Ghulam Ahmad : « La thèse principale est que Jésus-Christ a échappé à la mort maudite sur la croix, qu'il a été soigné par ses disciples, puis qu'il s'est rendu au Cachemire où il est finalement mort. Jésus avait entrepris ce voyage à la recherche des tribus perdues d'Israël. »

Si la période précédant l'apparition publique de Jésus - entre treize et trente ans - peut être laissée à l'imagination de chacun, l'éventualité d'un parcours physique et matériel après sa crucifixion est toute conditionnée par sa survie, davantage encore que sa résurrection, après le Golgotha. Mais qu'est-ce qui permettrait d'envisager une hypothèse aussi scandaleuse ?

La remise en question de la mort sur la croix de Jésus

Nous avons vu l'affirmation du Coran, (sourate 4, 157-159), selon laquelle ce n'est pas Jésus, mais comme un faux semblant, un simulacre ou un homme ressemblant à lui qui fut crucifié. Une parole difficile à interpréter. Il y a aussi la lecture attentive des Évangiles : les quelques heures seulement passées sur la croix au lieu des journées nécessaires à l'agonie, le fait que les tibias du Christ n'aient pas été brisés, sa déposition anticipée suite à la permission donnée par Pilate à Nicodème et Joseph d'Arimathie de récupérer le corps avant le début du sabbat, le coup de lance non mortel de Longin le Romain qui fit sortir du sang et de l'eau, les traces laissées sur le saint-Suaire par un corps pouvant encore être vivant, l'application d'onguents curatifs, alors qu'une dépouille est d'abord lavée. Gérald Messadié en donne une liste

et une explication difficiles à éluder dans *L'Homme qui devint Dieu*.

Que faire alors de la parole : « Mais Jésus, criant de nouveau d'une voix forte, rendit l'esprit. » (Matthieu, 27, 50) ? Simple évanouissement, illusion des témoins, falsification des rédacteurs pour laisser croire à une résurrection donnant au prophète des Chrétiens une supériorité sur tous les autres ?

Je n'ai pas d'avis tranché sur la question. Je sais que pour beaucoup de croyants, la résurrection est centrale et capitale : sans elle, pas d'Espérance. Il en va tout autrement pour moi : si Jésus peut tout à fait être un *fil de Dieu*, fruit d'une union entre une mortelle et une divinité, scénario qu'on trouvait avant le Christianisme dans toutes les traditions, nous le verrons abondamment, sa résurrection ne lui donne pas à mes yeux un statut supérieur à tous les autres grands maîtres de l'Humanité. Dieu peut tout, il peut donc ressusciter qui Il veut. Ce qui fait la force du Christ, c'est la beauté de son enseignement, sa poésie, sa grandeur, c'est son parcours à la fois porteur d'éternité et d'engagement dans la vie immédiate pour les plus humbles, c'est la transformation et l'espérance qu'il apporte à l'homme, c'est son sacrifice auquel je crois, et par lequel je crois aussi qu'il avait en quelque sorte passé le « contrat » de racheter une Humanité acceptant de prendre un nouveau départ. Espérance qui peut sembler aussi déraisonnable que celle, humaine, de croire en sa résurrection et en la nôtre à venir. Je ne considère absolument pas sacrilège de questionner un dogme qui divise avant tout et fait que des Chrétiens, par le privilège de la crucifixion et de Résurrection, se considèrent comme la lumière du monde, autant que des Juifs disent être le peuple élu ou les Musulmans les seuls fidèles du sceau des prophéties, et cela particulièrement dans le contexte de durcissement des communautés en raison des tensions géopolitiques télécommandées aux endroits stratégiques du Globe eux-mêmes marqués par leur histoire religieuse. Je récusé de la même façon un Bouddhisme se prétendant la voie unique du salut ou un Hindouisme réactionnaire regardant de haut les autres religions. Ou encore les païens ou les athées jetant un anathème matérialiste inconscient sur toutes les religions en vrac. Cela ne fait pas avancer l'humanité en nous ni au dehors. Mais il y a beaucoup de monde ouvert et de bonne volonté. Cherchons le génie propre à chaque religion et dialoguons.

Le Second traité du grand Seth

Nous trouvons dans un texte gnostique de Nag Hammadi, le *Second traité du grand Seth* :

« Et Moi, j'ai (souffert) à leurs yeux et dans leur esprit, afin qu'ils ne trouvent jamais nulle parole à dire à ce sujet. En effet, cette mort qui est mienne et qu'ils pensent être arrivée, (est arrivée) pour eux dans leur erreur et leur aveuglement, car ils ont cloué leur homme pour leur propre mort. Leurs pensées en effet ne me virent pas car ils étaient sourds et aveugles, mais en faisant cela, ils se condamnaient.

Ils m'ont vu, ils m'ont infligé un châtement.

C'était un autre, leur père.

Celui qui buvait le fiel et le vinaigre,
ce n'était pas Moi.

Ils me flagellaient avec le roseau ?

C'était un autre, celui qui portait la croix sur son épaule,
c'était Simon.

C'était un autre qui recevait la couronne d'épines.

Quant à Moi, je me réjouissais dans la hauteur, au-dessus de tout le domaine qui appartient aux archontes et au-dessus de la semence de leur erreur, de leur vaine gloire, et je me moquais de leur ignorance. Et j'ai réduit toutes leurs puissances en esclavage. En effet, lorsque je descendis, nul ne me vit car je me transformais, échangeant une apparence pour une autre et, grâce à cela, lorsque j'étais à leurs portes, je prenais leur apparence. En effet, je les traversai facilement et je voyais les lieux, et je n'éprouvai ni peur ni honte, car j'étais immaculé. Et je leur parlais, me mêlant à eux par l'intermédiaire des miens, et foulant aux pieds leur dureté ainsi que leur jalousie et éteignant leur flamme. Tout cela, je le faisais par ma volonté, afin d'accomplir ce que je voulais dans la volonté du Père d'en haut. »

Un récit toujours délicat à interpréter, comme beaucoup de textes gnostiques. Faut-il entendre que c'est véritablement une autre personne qui fut crucifiée, comme le dit le Coran, ou que toute personne de chair est une illusion, et que l'esprit du Christ était totalement étranger à ces tribulations, échappant au monde physique du Dément ? Le terreau proche-oriental où se diffusa le Coran était très mélangé : il n'est pas exclu qu'il ait été en contact avec le Gnosticisme.

Les débuts de l'hellénisation du nord-ouest du monde indien, Ashoka et l'apparition de l'araméen

Laissons sans réponse cette question de la mort ou non de Jésus sur la croix. Il est en revanche utile de revenir à avant la naissance du Christ puis à la diffusion du Christianisme pour comprendre le contexte d'un éventuel voyage de Jésus en Inde et ceux des premiers Chrétiens dans le monde indien. En d'autres termes : comment s'était opérée la rencontre de l'Inde et de la Grèce ?

Nous avons évoqué les conquêtes d'Alexandre jusqu'à l'Indus. Son retrait fut rapide, mais il laissa en se retirant des villes et ses hommes, tout un limon qui allait se mêler aux terres d'Orient. Des empires allaient profiter des bouleversements provoqués par le Macédonien. Le premier fut celui des Mauryas, originaire du Magadha, l'actuel Bihâr, avec Chandragupta qui défait Seleukos Nikatôr l'héritier direct d'une partie de l'empire d'Alexandre, sur les rives de l'Indus. Il régna de 324 à 297 avant notre ère, et s'avança jusqu'à l'Afghanistan. Bindusara succéda à Chandragupta, puis Ashoka (vers 304 – 232) sur lequel nous allons revenir.

Jusqu'à présent, nous n'avons pas souligné l'importance de l'araméen dans les

relations internationales de l'Antiquité. La langue du Christ fut loin de n'être qu'un dialecte éphémère et local au regard de l'Histoire. Lorsqu'on cherche à en dépasser les versions officielles, l'étude comparée des mythes, des langues, des traces iconographiques et des traits physiques des peuples est capitale. Elle permet de passer à travers le labyrinthe des gloses qui divisent et fragmentent l'aventure de l'Humanité mais présentent paradoxalement au public un tableau universitaire assez univoque, à la fois sûr, prudent, précis sur les détails et vague sur l'ensemble, mais ne tolérant pourtant guère l'hérésie en dehors des débats de spécialistes autorisés.

L'araméen qui n'est plus aujourd'hui pratiqué que dans le village de Ma'loula en Syrie, que j'ai eu la chance de visiter, accolé à des gorges qui le protègent et l'enferment, et menacé d'extinction peut-être par la guerre, n'était pas uniquement parlé dans tout l'Orient, il était aussi écrit. C'était la langue des richissimes Nabatéens, les bâtisseurs de Pétra, maîtres de la route de l'encens depuis l'ancienne Arabie Heureuse (le malheureux Yémen croulant de nos jours sous les bombes de l'Arabie Saoudite soutenue par l'Occident) vers les ports de Palestine puis de la Grèce et de Rome. Après s'être converti au Bouddhisme, Ashoka, héritier de Chandragupta et Bindusara, couvrit l'Inde de stupas et d'inscriptions prônant le Dharma, dont certaines en grec et en araméen dans les parties les plus occidentales de son empire, précisément celles qui nous intéressent, à Kandahâr par exemple, une ancienne Alexandrie d'Afghanistan. Avant sa conversion provoquée par une ultime et sanglante guerre de conquête contre le Kalinga, actuel Orissa, à quelques centaines de kilomètres au sud de Calcutta, Ashoka avait combattu avec une extrême violence pour agrandir son territoire, jusqu'à ce qu'il s'étende de l'Afghanistan au Bengale et à l'Inde méridionale. Il fut en cela également, et c'est important l'héritier et le transmetteur de la jonction du monde hellénique, du monde persan et du monde indien. L'araméen, langue de la Route de la soie avec le grec lui-même très parlé au Proche-Orient dans les premiers siècles avant et après J-C, joua ici un grand rôle, rapprochant encore les destins de Bouddha et Jésus, réformateurs de leur religion respective et apportant un message universel de recherche de vérité et d'amour. et préparait leur rencontre depuis le Magadha et la Palestine.

L'araméen à l'origine de l'écriture dévanagari du sanskrit

En 1888, un tombeau sans doute érigé par Ashoka fut fouillé à Piprawa, dans le Terai, région frontalière indo-népalaise. On y trouva un reliquaire en stéatite, une pierre blanche composée en grande partie de talc, portant une inscription en brahmi, l'écriture ayant précédé la devanagari :

« Ce reliquaire est le reliquaire du Bouddha, le seigneur du clan shakya. Ce tombeau destiné aux cendres du Bouddha, l'éveillé, est l'œuvre pieuse des Śākya, ses frères, liés à leurs sœurs, et leurs enfants, et leurs épouses. »

Une controverse s'est élevée sur l'authenticité de ce « Saint Vase », qu'il n'est pas dans nos compétences de trancher ici. Mais j'avais en 2006 visité Ougarit en Syrie et acheté une table comparative des alphabets antiques., si bien que lorsqu'un ami bouddhiste, dans une exposition collective, me montra la reproduction de l'inscription de Piprawa qu'il avait lui-même réalisée sur une pierre, j'allai chercher ce document sommaire destiné aux touristes et aussitôt la ressemblance de l'écriture brahmie indienne avec l'araméen me frappa, confirmée par les études universitaires que je découvris ensuite : de l'écriture araméenne était bien dérivé la brahmi et de la brahmi à son tour la devanagari qui avait fixé le sanskrit, langue jusqu'alors principalement orale, jusqu'à nous. La chose est d'importance, et elle est souvent ignorée, voire tue peut-être parce qu'elle oblige à reconsidérer les rapports intellectuels antiques entre Orient et Occident.

Et pourtant, dès le XIIème siècle après J-C, le pandit Kalhana, cité par Aziz Kashmiri, écrivait dans son *Histoire du Cachemire* au sujet d'une autre écriture de cette région sur laquelle nous allons bientôt revenir, le Kharoshti :

« Le Kharoshti est une adaptation de l'écriture aramaïque (araméenne), introduite en Inde pendant le règne de Darius au temps où le Gandhara et le Pendjab occidental formaient une satrapie iranienne. »

Darius a vécu de 550 environ à 486 avant J-C : des dates quasiment identiques à celles généralement admises pour le Bouddha : on se rend compte donc de l'ancienneté des relations entre le Proche-Orient et le monde indien et de la place qu'y occupa l'araméen, langue administrative de l'Empire perse, deux siècles encore avant Alexandre, en ajoutant que Darius régnait sur des terres allant de l'Egypte incluse et du Nord de la Grèce à l'Indus. Frappant destin de cette langue araméenne, si répandue, associée aux richesses de la Route de la soie, à un empire contemporain du Bouddha qui transmet peut-être son Dharma de son vivant déjà, et à l'enseignement d'un prophète, Jésus, qui bouleversa le monde, langue qui ne survit plus aujourd'hui que comme une vacillante chandelle. Peut-être faut-il y voir là encore un signe des temps. Même au cas où elle serait fautive, l'inscription de Piprawa eut au moins l'intérêt de rappeler les liens entre la langue de Jésus et l'Inde bouddhiste, à travers l'araméen et la brahmi.

Un peu plus tard, toujours concernant les rapports entre la Perse, le Proche-Orient et l'Inde, Khozro Khazai Pardis écrit dans l'introduction de son livre, *Les Gathas, le livre sublime de Zarathoustra*, que sous les Parthes (nous sommes à la même époque qu'Ashoka), l'*Avesta* était écrit en écriture commune pahlavie, dérivée de l'araméen.

Démétrios et Ménandre

Poursuivons avec l'hellénisation des frontières occidentales du monde indien. Dans sa somme, *Le Grand Livre du Bouddhisme* (Albin Michel) : Alain Grosrey écrit :

« Au II^{ème} siècle avant notre ère, les régions du nord-ouest de l'Inde, et plus particulièrement la vallée de l'Indus, font l'objet de changements profonds avec l'arrivée d'Iraniens et de Grecs chassés par les Parthes [peuple apparenté aux Scythes, de langue iranienne et établi entre le Danube et le Don, qui disparut au II^{ème} siècle de notre ère]. De l'empire d'Alexandre le Grand, il ne reste qu'une colonie grecque en Bactriane, (actuel Pakistan) qui se déclare indépendante du successeur d'Alexandre. Avec Démétrios Ier, qui en devient empereur et envahit l'Afghanistan, le nord-ouest de l'Inde et crée différents royaumes gréco-indiens, l'hellénisme connaît un renouveau. Démétrios aurait également établi un empire grec dans le Gandhara, une région qui va jouer un rôle essentiel dans la rencontre du Dharma et du monde grec. C'est ici que naît l'art gréco-bouddhique appelé l'art du Gandhara. Le Bouddha est sans doute pour la première fois représenté sous forme humaine. Les sculptures mêlent harmonieusement les canons et les thèmes hellénistiques à l'art indien de Mathura, ville de l'Uttar Pradesh, sur les rives de la Yamuna.

Ménandre fut le sixième successeur de Démétrios. Dans les sources paliées, [*la langue du Bouddha, ndla*] il est appelé Milinda et incarne le plus célèbre des souverains indo-grecs de Bactriane. Il régna au Pendjab entre -168 et -145. En protégeant le philosophe bouddhiste Nagasena, Ménandre montra que certains envahisseurs grecs soutenaient le Dharma. et ses dialogues avec le moine l'ont rendu populaire. Ils ont été consignés dans un ouvrage parvenu jusqu'à nous, le *Milindapanha* (*Entretiens de Milinda et Nagasena*) dans le corpus pali. (...) L'attitude très ouverte de Ménandre permet de supposer que des Grecs de haut rang soutenaient le bouddhisme. S'il est très difficile de mesurer le poids des influences réciproques, il n'est pas faux d'imaginer qu'elles ont été plus importantes qu'on ne l'imagine communément. »

L'empire Kushana

Dans *Le Grand Livre du Bouddhisme*, Alain Grosrey écrit des Kushana :

« À la fin du II^{ème} siècle avant notre ère, des nomades indo-européens originaires du nord-ouest de la Chine, les Yue-Tche, migrèrent vers le Cachemire et mirent un terme à la domination grecque. Les Kuchanas, un des clans Yue-Tche, se fixèrent dans le Gandhâra et la Bactriane, avant de contrôler progressivement la moyenne vallée du Gange. Leur empire, qui fut de deuxième grand empire indien après celui des Mauryas, comprenait le nord-ouest de l'Inde et plusieurs provinces du Turkestan oriental. Il déclina à la fin du III^{ème} siècle de notre ère.

Parmi les souverains de la dynastie Kushana, on retiendra le nom de Kanishka qui régna de 78 à 110. Sous son influence, l'empire Kushana devint prospère et le

Dharma connut une réelle expansion. L'école Sarvastivadin, l'une des écoles anciennes, prit un essor considérable au Cachemire. Le souverain fit élever de nombreux monuments bouddhiques, notamment à Peshawar (anciennement Purusapura), à Taxila et à Mathura. On lui doit également l'aménagement de routes commerciales vers les territoires romains et surtout vers la Chine. Elles permirent à des moines bouddhistes d'atteindre la route de la soie et de transmettre le Dharma dans les oasis qui jalonnent le bassin du Tarim et les monts Tien-shan, au nord des hauts plateaux du Tibet. »

Les Yue-Tche ou Yuezhi et les « momies celtiques de la Route de la soie »

Les Yue-Tche ont également été appelés Yuezhi, mais étant bien antérieur à Yeshua-Jésus, on ne peut soupçonner qu'ils étaient des Chrétiens nommés d'après leur maître et prophète. En revanche il est autorisé de noter un petit clin d'œil de l'Histoire vers nos énigmes actuelles. Lors de la découverte, au début du XX^{ème} siècle, des momies celtiques datant, selon le carbone 14, de 1200 avant J-C, dans le bassin du Tarim sur la Route de la Soie, on a pensé à cette population grande, blanche, aux yeux clairs, dont le prestige était important, pour identifier les personnages retrouvés, et pour certains vêtus de tissus évoquant les tartans écossais. Les Yue-Tche furent ensuite vaincus par les Mongols qui comme eux adoptèrent le Bouddhisme.

On a beaucoup cherché l'origine précise des nomades Yuezhi, les faisant, comme l'*Encyclopedia Britannica* de 1911, davantage remonter à d'anciennes tribus turques plutôt que mongoles, mais évidemment issues du bassin premier des Turcs, très oriental et proche de ces mêmes Mongols, bien qu'ils soient considérés comme comme des Indo-européens. Leur nom qui se prononce davantage *Yue-Tché*, voir *Rou-Zi*, signifierait « de la lignée de la Lune » et ils semblent avoir fait un large détour à partir de l'ouest de la Chine, la région du Gansu, pour contourner l'Himalaya et envahir le Gandhâra et le Cachemire.

Fournisseurs de chevaux et de jade sur la route du même nom, considérés comme des barbares par les Chinois, ils se divisèrent en deux : Petits et Grands Yuezhi lors de leur défaite contre les Xiongnu – les Mongols. On pense que la population blanche du nord-est du Tibet descendrait des Petits Yuezhi, alors qu'une partie des Grands, dont faisaient partie les Kushana, vinrent fonder l'empire homonyme. Les Huns blancs en descendraient aussi ; nommés « Hephthalites ». Ils renversèrent cependant eux-mêmes les Kushana, précédés en cela par les Sassanides et les Gupta.

L'importance de l'empire Kushana dans le renforcement des liens entre Orient et Occident et la diffusion du Mahâyâna

L'Empire Kushana était immense, décrivant la forme d'un boomerang depuis le centre de la Chine, incluant tout ou des parties de l'Afghanistan, du Pakistan, de l'Ouzbékistan, du Kirghizstan, du Tadjikistan, du Népal, et le nord de l'Inde jusqu'à Bénarès et Patna, et il entretenait des rapports diplomatiques et commerciaux avec les autres puissances de son temps tels les Chinois, les Perses et les Romains qui les nommaient Indo-Scythes. A l'époque de Kanishka, il possédait deux capitales :

Purushapura (Peshawar) au Pakistan actuellement et Mathura, près d'Agra, en Uttar-Pradesh aujourd'hui. Le déclin des Kushana commença après la mort de Vasudeva Ier, en 225, l'empire se divisant entre sa partie occidentale et orientale et subissant les assauts des peuples cités au paragraphe précédent.

Les Kushana étaient syncrétistes, comme en témoignent leurs monnaies : Zoroastriens, adorateurs des divinités grecques, ayant adopté le Bouddhisme, parfois le Shivaïsme... Énumérons quelques-uns de leurs cultes. Pour la Perse : Mithra, Ahura Mazda, Ardoxsho, Tir. Pour la Grèce : Hélios, Héphaïstos, Sélène, Sérapis, Héraklès-Hercule. Pour l'Inde : Bouddha, Maitreya, Skanda, Oesho qui serait Shiva, et-ou Vayu.

C'est ce terrain qui explique la naissance du Mahâyâna, lui-même extrêmement syncrétiste : le culte de Mithra des Zoroastriens ne s'est-il pas ainsi transmis au Bouddhisme, contribuant avec le Christianisme à faire émerger la figure salvatrice de Maitreya au retour attendu. Au passage, considérer infantile cette attente d'un messie dans le Bouddhisme, comme le font certains bouddhistes eux-mêmes, est en soi une contradiction avec le Dharma : que peut faire un être de Compassion et de Sagesse souhaitant le Salut de l'Humanité sinon revenir s'incarner au moment décisif pour essayer d'influer sur son destin collectif ? Certes, il ne s'agit pas pour autant de se mettre en position passive ni de passer sa vie dans une espérance fiévreuse.

Après le règne d'Huvishka (160-190 environ), on ne trouve plus dans l'Empire Kushana que des monnaies frappées à Ardoxsho, la Grâce, et Oesho. Or, Ardoxsho (ou Ardoksho) était la compagne du porteur de la coupe, le dieu Pharro, comme un écho au couple Marie-Madeleine/Jésus avec la coupe de la communion, devenue le Graal, et au radical celtique et grec *ard* ou *art* désignant l'*ours* des déesses Artémis, Arduina et d'Arthur, symbole de la classe royale et guerrière.

Les Kushana protégeaient le Bouddhisme et la culture grecque et Kanishka Ier avait convoqué un grand concile bouddhiste au Cachemire dont nul doute qu'il marqua durablement cette région et son empire. La diffusion du Dharma y passait par les monastères et les livres, et une nouvelle écriture, le Gandhâra, y vit le jour, formée d'éléments de l'Afghanistan oriental et du nord du Pakistan. L'empire Kushana fut la seconde grande période d'expansion du Bouddhisme après Ashoka.

Les emblèmes Kushana évoquent fortement le trident de Neptune mais aussi de Shiva, même si la plupart ont quatre dents et non trois. Y-avait-il un culte du dieu grec ou de l'indien, ou le souvenir du continent perdu chez les Kushana ? Le trident est aussi la lettre Psy qui pouvait avoir été adoptée du grec, qu'utilisaient les Kushana. Nous retrouvons quoi qu'il en soit là-encore le signe de Neptune proche d'un lieu de passage présumé du Christ, en lien à l'ère des Poissons qui débutait justement en plein empire Kushana avec le Christianisme et un âge d'or de l'art bouddhiste. Ce trident est aussi un signe de plus du lien entre les Kushana, le Mahâyâna et le Shivaïsme du Cachemire, nés dans la même région himalayenne.

Les Sarvastivadin où l'existence simultanée de tous les phénomènes

L'école des Sarvastivadin était particulièrement présente au Cachemire et au Gandhâra à l'époque Kushana, s'étant en quelque sorte réfugiée dans cette région, après qu'Ashoka ait donné sa préférence aux Sthavira « distinctionnistes ». La doctrine Sarvâstivâda faisait partie du Hînayâna et affirmait en effet la réalité de tous les phénomènes passés, présents et futurs et cela en même temps. Je suis assez proche de cette vision, et nous pouvons faire l'expérience, par le rêve ou d'autres états modifiés de conscience, de la possibilité de nous déplacer dans le Temps pour en ramener des informations, ce qui suppose l'existence objective de cette dimension de coexistence temporelle, qu'Einstein appelait tout simplement la Quatrième.

L'école Sarvâstivâda serait un des terreaux du Mahâyâna, compte tenu de sa diffusion dans les régions du Gandhâra et du Cachemire. Mais surtout, il semble s'être transmis au Tantrisme cachemirien hindou ou Shivaïsme du Cachemire non-dualiste qui émergea précisément dans cette même zone géographique, au moment où le Bouddhisme subissait en Inde les pires ravages avec les invasions musulmanes en provenance d'Afghanistan, à partir des XIème et XIIème siècles, dont la destruction de Nâlânda, la plus grande université d'Asie avec ses dix-milles moines et son millier d'enseignants, entre le XIIème et le XIIIème siècle. Contrairement au Vedânta, pour lequel tout est illusion et la « réalité » n'existe tout simplement pas du point de vue de l'Absolu, le Shivaïsme du Cachemire considère en effet que tous les « Dharma », les phénomènes, ont un degré de réalité certes relatif mais effectif.

Le Sutra du coeur

Le texte le plus célèbre du Grand Véhicule qui venait de naître sous les Kushanas au Gandhâra est le Sutra du cœur de la suprême sagesse (Prajnaparamitasutra), abrégé en général en Sutra du cœur. Il est apparu à l'époque du règne de Kanishka Ier dit le Grand (de 78 à 110 ou 127 à 140 après J-C),

On pourrait s'attendre avec le *Sutra du Cœur* à un texte sur la compassion mais il s'agit en fait d'un enseignement sur la vacuité ultime des phénomènes, dont la vision claire amène à la Libération, avec cette formule célèbre : *tout est vide, la forme est vide et le vide est forme*. Mais de cet espace ouvert de la Vacuité se libèrent aussi l'Amour et la Sagesse infinis.

Rappelons au passage que dans la pensée antique et jusqu'à la fin du Moyen-âge occidental, le cœur était considéré comme source de la pensée.

Curieusement, en 2000, alors que je réalisais des reportages sur le Bouddhisme en Grèce, j'interviewai Emilios Bouratinos, intellectuel éclairé et écrivain ayant introduit le Bouddhisme sur la terre de Socrate. Il avait hébergé Krishnamurti et étudié la Logique à Vienne avec Heidegger, si bien que le philosophe indien l'avait mis en garde sur les excès de cette discipline en ces termes « La logique fait violence à la vie ». Il m'avait aussi parlé des rencontres de pointe auxquelles il participait en Ecosse, entre philosophes, scientifiques et artistes, et où il avait appris que le cœur possédait des cellules de type neuronal qui semblaient bel et bien envoyer l'information au cerveau, rejoignant ainsi le modèle de l'Antiquité. Ce souvenir me

revient au moment où je me penche sur le Sutra du coeur, et les paroles d'Emilio Bouratinos établissent un pont entre la Grèce, l'Inde, le coeur et le cerveau.

Les révélations du Sutra du Cœur : les étonnantes ressemblances entre la trinité Amithâba-Avalokiteshvara -Mahâshtâmaprâpta et Jésus.

C'est l'étude du *Sutra du cœur* qui va nous mettre sur la piste d'étranges ressemblances entre les Évangiles et le Grand véhicule.

Nous y apprenons qu'Amitâbha, le bouddha de la Lumière infinie, le plus prié de tous en Asie après Siddharta le bouddha historique, s'appelait autrefois Dharma Kara, c'est-à-dire le Porteur de la Loi (du Dharma). Dharma Kara était un roi ayant épousé la vie de moine et qui refusa le Nirvâna par vœu de compassion pour tous les êtres, devenant ainsi Amithâba. Son champ pur d'influence s'étend en direction du Couchant, c'est-à-dire entre l'Inde et l'Occident.

Voilà donc déjà bien des points communs avec Jésus, qui incarna toute la Loi juive, refusa la royauté de ce monde, vécut une vie d'errance, se fit totalement homme et Dieu à la fois, et aurait parcouru les chemins en direction du Couchant allant du Gandhâra au Proche-Orient voire aux Terres Celtes.

Amitâbha est cité pour la première fois sous le règne d'Huvishka (160-190 après J-C), sur l'inscription de la base d'une statue du II^{ème} siècle trouvée à Govindo-Nagar, actuellement au musée de Mathurâ. Elle est datée de « la 28^{ème} année du règne d'Huvishka » et fut dédiée à « Amitâbha Bouddha » par une famille de marchands. Il est d'ailleurs possible qu'Huvishka lui-même ait été Mahâyâniste.

Il y a en fait trois bouddhas de la Terre pure de l'Ouest dans le Mahâyâna : Amithâba, Avalokiteshvara et Mahâshtamâprâpta. Ils sont souvent représentés ensemble et on peut y retrouver une sorte de Trinité Père-Fils-Saint Esprit, comme nous allons le voir.

Mahâshtamâprâpta signifie « Arrivée d'une grande puissance » ou « Celui qui a acquis une grande force », faisant « mûrir dans les hommes la nécessité du salut. » (*Dictionnaire de la Sagesse Orientale, Laffont*). Il est représenté avec une pagode dans les cheveux. La « Grande Puissance » est aussi présente dans une apocalypse chrétienne gnostique de Nag-Hammadi nommée *La perception intelligente : le Concept de notre Grande Puissance*. Le fait qu'elle soit annoncée dans une apocalypse à venir rejoint l'idée d'« arrivée » de Mahâprashtamâprâpta. Par ailleurs, on connaît le rôle d'inspirateur et d'apport de force du Saint-Esprit dans la théologie chrétienne, puisque c'est lui que le Christ a laissé à ses disciples après son départ.

La traversée des Enfers et la compassion infinie d'Avalokiteshvara

Dans la succession Amithâba – Avalokiteshvara – Mahâshtâmaprâpta, on retrouve la chronologie Père-Fils-descente du Saint-Esprit.

Amitâbha est lié à l'autre bouddha central du Mahâyâna : Avalokiteshvara, qui naquit en effet d'un rayon lumineux émané de lui et dirigé vers le monde souffrant.

Avalokiteshvara, aussi appelé Tchenrezi ou Chenrezig en Chine et au Tibet, est un bouddha qui attire presque inmanquablement l'amour de ceux qui croisent son chemin.

Avalokiteshvara signifie « le Seigneur qui regarde vers le bas » ou « le Seigneur qui entend les suppliques du monde ». C'est le bouddha de la compassion par excellence. Il est parfois représenté, comme c'est le cas d'une rare sculpture de l'Indian Museum de Calcutta, le visage incliné, sans doute vers l'Humanité. Ainsi la Lumière Infinie d'Amitâbha créait-elle Avalokiteshvara, le Seigneur qui entend les suppliques du monde, comme le Père de Lumière chrétien - *Dieu, Deus, Théo* - engendrait son Fils pour sauver le monde. Il n'y a pas de Divinité suprême en tant que telle dans le Bouddhisme Mahâyâna, mais le fait que la nature du Bouddha soit partout, que l'Éveil nous donne l'omniscience et l'omniprésence, que l'on puisse réaliser l'immortalité de l'Esprit, que les bouddhas soient des émanations de bouddhas archétypaux non-nés et ainsi de suite, tout cela indique la transcendance et l'Absolu. Les termes importent peu, qu'on dise Tathâgathagarbagriha, Âtman ou Âme, Bouddhité ou Brahman.

Dans le *Sutra du cœur*, Avalokiteshvara est l'interlocuteur privilégié du bouddha historique dont il reçoit l'enseignement. On dit également qu'il visita les Enfers et les vida de ses âmes souffrantes mais qu'ils se remplirent aussitôt après, si bien que sa tête en éclata de douleur. Or, là encore, la traversée des Enfers par Jésus et le souci qu'en eut Hadès, que rapporte un texte gnostique, est un des points du Credo catholique. Voici l'extrait de l'Évangile de Nicodème :

« Hadès reçut Satan et lui dit : « Belzébuth, héritier du feu et du châtiment, ennemi des saints, qu'est-ce qui t'a poussé à faire crucifier le roi de gloire ? Il est descendu chez nous et nous a dépouillés. Retourne-toi et vois il ne me reste plus de morts. Tous ceux que tu avais gagnés par le bois de la connaissance, la croix te les a repris. Tes délices se sont changés en douleur. En voulant tuer le roi de gloire, tu t'es tué toi-même. Je t'ai reçu avec mission de bien te garder. Eh bien, tu sauras d'expérience quels maux je suis capable d'infliger. O chef des diables, prince de la mort, racine du péché, comble du mal ! Quel vice trouvais-tu en Jésus pour désirer sa perte ? Comment as-tu osé lui nuire ? Pourquoi as-tu cherché à faire choir dans les ténèbres un homme qui t'a enlevé tous ceux qui depuis l'origine étaient morts ? » (23)

Avalokiteshvara est souvent représenté comme un prince adolescent tenant un lotus blanc dans sa main, et l'iconographie donne de lui huit formes dont une comme vêtu de blanc et une autre comme émettant le rugissement du lion. On pense à la tunique blanche du Christ et à son surnom de lion de Juda. Au passage, soulignons la septième forme d'Avalokiteshvara, tout à fait semblable à Shiva et évoquant le Graal par un bol étonnant : le grand dieu du Cachemire y possède trois yeux, le croissant de Lune dans les cheveux, la coupe crânienne pleine de bijoux et deux serpents aux queues entrelacées. On peut y voir une représentation du Christ élevé comme sur le

caducée de Mercure et crucifié sur le mont du Crâne, le Golgotha. Sur un dessin gnostique, on pouvait ainsi voir un serpent crucifié.

Les trois tours de roue du Dharma et les Trois corps bouddhiques

Le Mahâyâna compte trois grands tours de roue du Dharma, donnés en trois grands moments de l'Histoire. Le premier, « Anatman », fut l'enseignement des Quatre nobles vérités par le Bouddha, de l'absence de Soi (anatman), de Vipassana, la technique d'établissement dans l'attention, base du Hinayâna. Puis vint « Shunyata », l'enseignement de la vacuité (shunyata) et de l'interdépendance, base du Mahâyâna. Enfin, le troisième, Tathâgata-Garbha (« germe du Tathâgata ou qui renferme le Bouddha »), est l'enseignement de la présence universelle de la nature du Bouddha, inaltérée, au cœur de tout ce qui est, des trois natures et du « Tout est esprit ». Ce troisième tour de roue est la base du Vajrayâna, en partie lui-même issu des royaumes indo-grecs avec Padmasambhava, des siècles après le Mahâyâna. A travers ces trois tours de roue, même si le premier diffuse une forme d'athéisme par l'absence d'Âme (Âtman), nous avons l'essence de l'archétype du Graal : la dissolution du Moi dans l'Absolu, la Vacuité telle un Vase de Claire-Lumière, la présence universelle du Suprême Esprit recueilli en toute chose comme un germe, comme le Christ représenté sous la force d'un enfant sortant de la Coupe de la communion, image du Calice.

Dans la classification des trois corps des bouddhas, Trikaya, Amitâbha, la Lumière infinie, est logiquement associé au dharmakâya, le corps du Dharma, de la Vérité absolue, sans manifestation. Avalokiteshvara, son émanation, représente le sambhogakâya, le corps de toute connaissance ou de toute jouissance - *sambhoga* signifie « avoir du plaisir ensemble » en sanskrit. Mais il y a plus que cela : sambhogakâya permet de connaître et d'expérimenter les multiples dimensions de la manifestation. Il correspond donc bien à la nature à la fois pleinement humaine et divine de Jésus dans la version dominante de la théologie chrétienne, venu vivre toute la condition humaine et pourtant relié à son Père divin. Par ailleurs, la Compassion permet également de ressentir toute l'étendue de la vie terrestre. Quant à Padmasambhava, qui apporta les enseignements tantriques et la voie du Dzogchen au Tibet depuis le mythique royaume d'Oddhyana en Afghanistan, en passant là encore par le Cachemire, il incarne le nirmânakâya, corps de manifestation physique.

Avalokiteshvara à Ajanta et la roue du Christ

Dans son ouvrage *Figments and Fragments of Mahâyâna Buddhism in India : More Collected Papers (Studies in the Buddhist Traditions), Inventions et fragments du Bouddhisme Mahâyâna en Inde : autres recueils de documents (Études des traditions bouddhistes)* non traduit - Gregory Schopen se livre à l'étude d'une peinture d'Ajanta, dans la grotte numéro 10, où apparaît selon lui Avalokiteshvara à côté d'Amithâba. Il note les cheveux ondulés et abondants descendants sur les épaules, le sommet de son crâne comme une montagne, *la couleur plus blanche de sa peau* (c'est

moi qui souligne). Il a perdu un œil au fil du temps : le droit s'est détaché. Cette peinture supposée le représenter n'est pas à confondre avec celle très célèbre de Padmapâni, « Celui qui tient un lotus dans la main », une autre des formes d'Avalokiteshvara. La blancheur d'Avalokiteshvara pourrait indiquer sa provenance occidentale, sachant que c'est un bouddha de l'Occident.

Gregory Schopen rappelle que les plus anciens textes où est cité Avalokiteshvara sont le *Saddharmapundarika* et le *Gandharyuha sutra*, dont les origines du Gandhâra sont facilement identifiables. Le Gandhara est également le berceau de l'art gréco-bouddhique ou art du Gandhâra, magnifique synthèse de l'ordre grec et de la métaphysique et des dissolutions indiennes. C'est de lui qu'est issue l'école de Mathurâ, la cité légendaire de Krishna. On trouve donc dans l'art du Gandhara les premières représentations du Bouddha, fortement hellénisé, après qu'il eût été longtemps symbolisé par une chaise vide ou une roue, deux symboles annonçant la première iconographie de Jésus, qui n'apparut comme telle que progressivement, d'abord évoqué par le Chi-Rho, une roue à six rayons, presque le même nombre que la roue du Dharma... et une couronne vide, l'Anastasia, mot signifiant Résurrection. Puis, très vite après l'Edit de Milan (313) et la conversion de Constantin, on le vit sculpté sur les sarcophages comme un jeune homme imberbe tel Apollon, le fils de Zeus. Mais n'anticipons pas trop, nous reverrons cela en Provence.

Avalokiteshvara, autre caractère très important, est pour le Mahâyâna le bouddha en charge de l'ère actuelle qui s'étend de la venue du bouddha Shakyamuni, d'environ 566 à 486 avant J-C selon la version la plus acceptée (quoique les Chinois et les Tibétains le situent plus proche de 1000 avant J-C) jusqu'à celle du bouddha Maitreya, le bouddha de l'amour, figure messianique qui rétablira la loi du Dharma sur la Terre en des temps futurs que certains évaluent à des milliers et des milliers d'années, et que d'autres espèrent et attendent imminents. On est proche de la parole de l'Apocalypse parlant du Christ :

« Il essuiera toutes larmes de leurs yeux, la mort ne sera plus.
Il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni souffrance,
Car le monde ancien a disparu. » (21, 4)

Mithra, que nous étudierons abondamment plus loin, était adoré en Hindukutch, selon Robert Turcan, spécialiste du dieu perse, sous le nom de Miro, une appellation très proche de Miroku, la traduction japonaise de Maitreya, et cela jette un pont vers le pays du Soleil levant . La translation Mithra-Miro-Miroku est claire.

Aziz Kashmiri et Nelson T. Brucknaer: où l'on retrouve Jésus et Avalokiteshvara

Des auteurs vont plus loin que des suppositions, comme Aziz Kashmiri, dans *Jesus in Kashmir*, le premier livre sur lequel je suis tombé en Inde, en 1992 à l'ashram de Sathya Sai Baba, à Putta Parthi plus précisément. L'auteur y affirme qu'Avalokiteshvara est tout simplement Jésus pour un certain nombre de bouddhistes et les soufis Ahmaddiyas. Et on comprend qu'il n'est pas loin de le penser aussi. Dans

le même ouvrage, Aziz Kashmiri cite *The second life of Jesus Christ (La deuxième vie de Jésus-Christ)*, de Nelson T. Brucknaer, qui parle de Bagwa Bodhisattva Avalokiteshvara, nommé à Hémis et Samva, à trente kilomètres de Lhassa, où les textes auraient annoncé un homme blanc illuminé, grand voyant - dans le sens de *rishi*, sage voyant - avec des marques comme des roues sur les mains et les pieds, venant d'un pays lointain. Né d'une vierge, il parlait en paraboles, accomplissant des miracles, rejetant le monde des riches, prêchant la pureté de cœur, la paix, l'humilité et le pardon. Nelson T. Bruckner considère les enseignements de Jésus comme à l'origine du Grand véhicule et traduit Amitâbha par Père-Dieu, *abb* signifiant père en araméen. L'héritage de Jésus au Japon concernant Amithâba serait aujourd'hui synthétisé dans le mantra-prière Namu Amida Butsu, qui est la récitation ininterrompue du nom d'Amithâba, suffisant pour faire entrer dans le paradis de la Terre Pure de l'Ouest. Nous retrouvons ici, à côté d'un paradis occidental d'Amithaba, l'idée d'un voyage du Christ au Japon.

Selon Nelson T. Brucknaer, Jésus était appelé *the travelling prophet - le prophète voyageur* - et cet auteur associe le mot Massiah à *moussaafir* : « voyageur », bien que la langue arabe, officiellement apparue au II^{ème} siècle, n'ait pas beaucoup été parlée semble-t-il à l'époque du Christ dans ces régions : elle est la fixation d'une langue dite sudarabique apportée avec le Coran par les tribus de la péninsule arabique. Aziz Kashmiri, de son côté, reprend un article de la revue californienne *Heart*, datée de 1983, mentionnant soixante-trois références à la vie de Saint Issa dans la bibliothèque du Vatican. Si quelqu'un y a ses entrées, qu'il aille vérifier...

On peut émettre d'autres hypothèses que les officielles historiques sur ces points communs entre Christianisme et Bouddhisme. Il y a l'inconscient collectif de Jung, domaine des archétypes qui s'expriment ensuite dans les mythes. Ou les champs morphiques du biologiste contemporain Rupert Sheldrake qui parle de la transmission des ondes-pensées. Ou encore tout simplement l'universalité du chemin de l'Éveil, puisque l'homme est un, partout le même, malgré ses colorations culturelles indéniables, il est un avec son corps, ses émotions, et la Vie est aussi une. Cependant, lorsque la précision historique et géographique rejoignent les récits anciens, difficile de ne pas choisir la version de la rencontre et de la transmission directe, matérielle, des hommes et des savoirs. Tel est en tout cas mon point de vue aujourd'hui.

Amithâba et la promesse de la renaissance dans le paradis de la Terre Pure de l'Ouest : les Paradis chrétien et perse

La répétition-remémoration du nom de Dieu est une constante des voies spirituelles qu'on trouve dans le Christianisme comme dans le Soufisme sous le terme *zikr*, c'est-à-dire le souvenir d'Allah, chanté ou prononcé. Cette pratique consiste en fait à voir l'Âme du Monde partout et à révéler la lumière, la conscience, l'amour présents en toutes choses, mais *oubliés*. Il est difficile de dater l'origine de cette pratique dans le Bouddhisme. On situe parfois le *Pratyutpanna-samâdhi-sûtra* le texte où est pour la première fois cité Amithâba, un peu avant ou après le début de l'ère chrétienne. Il s'agit d'un sûtra probablement issu du Gandhâra où, en 147 après J-C, Amithâba est mentionné par écrit pour la première fois à la base d'une statue avec une date plus

sûre, comme nous l'avons vu. Aux bodhisattvas qui lui demandent comment accéder à son Royaume de Terre Pure de l'Ouest, Amithâba y enseigne la pensée et la dévotion ininterrompue à lui-même, c'est à dire au Bouddha suprême générateur d'Avalokiteshvara, tout à fait dans l'esprit de l'injonction de Jésus : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée. C'est là le grand, le premier commandement. Un second est aussi important : Tu aimeras ton prochain comme toi-même.* De ces deux commandements dépendent toute la Loi et les Prophètes. » (Matthieu, 22 37-40).

Ne négligeons pas l'expression *Royaume* ou *Paradis de Terre Pure de l'Ouest* qui renvoie aux trois bouddhas dont le champ d'influence s'étend vers la Terre Pure de la même direction : Amithâba, Avalokiteshvara et Mahâshtamâprâpta. Non seulement il y a la promesse d'un paradis ou d'un royaume d'un bouddha originel et générateur de Lumière infinie, comme dans le Christianisme, mais qui plus est ce Paradis est à l'Occident. Cela peut d'ailleurs aussi évoquer le Para-Desh persan (Suprême-Terre), l'autre point commun étant Ahura Mazda, la divinité de lumière de la religion perse, et Zoroastre, son prophète. Au passage, on a souvent fait remarquer que la notion de Paradis céleste – ce n'est pas le Jardin d'Éden originel - n'est pas présente en tant que telle dans l'Ancien Testament, ce qui pourrait mettre sur la voie d'influences orientales sur le Christ, indépendantes du Judaïsme « officiel » de son temps. En revanche, au sein du Judaïsme, les Pharisiens, qui étaient les seuls à parler d'anges, auraient pu subir eux-aussi l'influence perse, leur nom dérivant peut-être de *Parsis*, les Perses, comme le mot Farsi qui désigne de façon certaine les Zoroastriens en Inde. Le *ph* de Pharisiens est bien à mi-chemin entre le *p* et le *f*. L'influence de la culture perse sur le Grand Véhicule se retrouve dans la médecine tibétaine également, dont la médecine persane est une des composantes, me confina un jour un *amshi*, médecin tibétain.

Les Kharoshti manuscripts, l'araméen, l'école Mahâsamgika et les Évangiles

Nous allons ici aborder des points d'enseignements bouddhistes qui rebuteront certains, mais que j'ai tenu à faire figurer pour suivre véritablement le fil éventuel d'une transmission Christianisme-Grand véhicule.

En 1994, quatre-vingts manuscrits parfois nommés *Kharoshti manuscripts*, en raison de leur écriture issue de l'araméen, comme nous l'avons mentionné plus haut, et datant de la première moitié du Ier siècle après J-C, étaient acquis par la British Library. Ils provenaient d'Afghanistan, sans autre précision, gravés sur de l'écorce, dans des jarres de terre comme les rouleaux de Qumran. On n'en sait guère plus sur l'histoire de leur découverte, mais ce sont les plus anciens textes bouddhistes connus, attribués à l'école des Dharmaguptaka.

Les recherches auxquelles ils ont mené font apparaître que le Mahâyâna s'est aussi appelé Boddhistavayâna, et mettent en évidence le rôle de l'école Mahâsamgika sur les premiers développements, sachant qu'elle aurait même pu en être à la source. Ses disciples se trouvaient le long du fleuve Krishna, en Inde centrale, dans le royaume de Magadha, et jusqu'à Ajanta et Ellora, célèbres pour leurs temples creusés dans la roche, dans le Mahârastra actuel, à quelques centaines de kilomètres à l'est de

Bombay.

L'école Mahâsamgika pourrait-elle porter clairement la trace des paroles de Jésus ou inversement ? Elle distinguait deux niveaux de compréhension des enseignements : un relatif et conventionnel, et l'autre absolu et ultime, au-delà des mots. Cela rejoint la double vérité des *Stances du milieu par excellence* de Nagarjuna, maître indien ayant vécu entre le II^{ème} et le III^{ème} siècle de notre ère, et l'enseignement du Christ, non seulement par des paraboles pouvant être comprises à différents degrés et des dialogues plus confidentiels avec ses disciples les plus proches. Mais c'est un point commun à tous les enseignements. On trouve dans le Mahâsamgika l'idée d'un Bouddha proche d'un dieu absolu et sans limite, formulée ainsi : « Le pouvoir du Tathâgatha est illimité et la vie du Bouddha est illimitée. » Selon le professeur japonais Seishi Karashima, directeur de l'International Research Institute on Advanced Buddhology, le premier terme pour Mahâyâna aurait été *Mahâ-jnana*, c'est-à-dire Grande connaissance, un nom rejoignant le *Jnana yoga* indien qui assure l'union - yoga - avec le Brahman par la connaissance, ainsi que la Gnose grecque et chrétienne, pour laquelle le savoir assurait le salut dans notre monde plongé dans l'ignorance. Rien de probant au vu de cela du côté des *Kharoshti manuscripts* pour la piste de Jésus, si ce n'est l'araméen qui rappelle la proximité du monde indien et du monde proche-oriental de l'époque, et leur nom « *khristique* ».

La mystérieuse vallée de Swat et ses Fils de Joseph

Un autre point semble davantage lié à nos interrogations. Nous avons cité Padmasambhava, originaire du royaume d'Oddhyana (littéralement « Jardin ») au VIII^{ème} siècle après J-C. Il est l'un des fondateurs du Bouddhisme tibétain comme du Dzogchen, et lors d'un séminaire que je suivis avec Namkhai Norbu, un des représentant de cette dernière voie, celui-ci rappela à plusieurs reprises ce mythique royaume d'Oddhyana d'où le Dzogchen était originaire, et je sentais le respect dont ses mots étaient empreints. La métaphore du vase primordial est capitale dans les enseignements Dzogchen, nous le verrons en temps voulu. Le royaume d'Oddhyana dont ils sont issus avait autrefois pleinement appartenu à l'empire Kushana et se situait dans la vallée aujourd'hui nommée Swat en relation à sa rivière. Mille-quatre-cent stupa et monastères y auraient été érigés, certains sous Ashoka qui y envoya des missionnaires. La vallée de Swat se nomma ensuite l'état princier de Yusafsai ou Yûsufzai, jusqu'en 1969, lorsque cet état fut dissout et intégré à d'autres provinces pakistanaïses. Yusafsai était en effet le nom des tribus musulmanes pachtounes qui le conquièrent au XVI^{ème} siècle, cinq siècles après que l'Afghan Mahmoud de Ghazni ait écrasé le roi bouddhiste Raja Gira en 1013. Les âges sombres du Bouddhisme et de l'Inde commençaient avec ce grand destructeur.

Le nom Yusafsai interpelle quand on se souvient que Jésus est appelé, non loin de là au Cachemire, Yuz-Asaf. Yusafsai se traduit par Fils de Joseph et désigne en fait la tribu de Joseph Esapzai. Alexandre le Grand les mentionna comme Isapzai en 330 avant notre ère et ils atteignaient cent-mille foyers en 1580. Ils fondèrent en 1849 leur propre état qui dura donc jusqu'en 1969. Un certain nombre d'entre eux se seraient établis dans tout le nord de l'Inde et jusqu'au sud. Fils de Joseph, Yusafsai et jusqu'à

Isapzai qui résonne comme Isa, le nom musulman de Jésus, fils de Joseph : des homophonies et des points communs, mais on l'a vu, leur nom est mentionné dès Alexandre, trois siècles avant Jésus-Christ. En revanche, on peut se poser la question d'une origine juive de cette tribu, compte tenu de leur nom, comme on l'a évoqué pour les habitants de Srinagar.

Le culte de Maitreya, les débuts de l'ère chrétienne et les fièvres messianiques extrême-orientales

« Le culte de Maitreya se répandit dès le début de l'ère chrétienne et fut adopté par toutes les sectes bouddhistes. Il est attesté dès l'époque Kushana (Ier-IIIème siècle) à Mathura », nous dit le commentaire d'une statue du « bouddha de l'Amour » du musée Guimet de Paris. Et lorsqu'il apparut, explique le texte, ce fut avec son *vase à l'eau lustrale* qui évoque tant un Messie du *Verseur d'eau*, ancien nom du signe du Verseau dans l'ère duquel nous rentrons.

On dit généralement que Maitreya faisait déjà partie du Hînayâna de la Tradition des origines, des enseignements transmis par le Bouddha, mais en réalité, l'étude attentive des plus anciens textes hînayâna où est cité « Metteya » : le *Cakkavatti-Sihanâda Sutta* (Digha Nikaya) du canon Pâli, et le chapitre 28 du *Buddhavamsa* par Richard Gombrich, un des grands historiens contemporains du Bouddhisme, démontre assez bien que les passages concernant le bouddha de l'Amour ont été ajoutés aux textes, car ils tranchent par leur style. Nous aurons abondamment l'occasion de revenir sur ces questions dans le troisième tome de notre recherche.

Comment ne pas voir un lien entre le Christ et l'apparition simultanée de ces deux grands bodhisattva, Avalokiteshvara et Maitreya, l'un, passé, de la Compassion, mais en charge de notre période actuelle, et l'autre, à venir, de l'Amour et du rétablissement du Dharma ? Et cela dans cette zone parlant le grec et l'araméen, fortement hellénisée et en contact direct avec le Proche-Orient ? Si le Christ en personne n'est pas venu ici, son histoire y est pour moi bel et bien et très vite arrivée, si bien que la preuve de son existence pourrait presque être apportée par les révolutions du Bouddhisme. Et s'il s'agit d'une légende, et bien elle a engendré de bien belles vocations et de bien belles œuvres, œuvres d'art et œuvres de vie au service de l'homme. Si Dieu n'existait pas, a justement dit Voltaire que je répugne à citer, il faudrait l'inventer...

Mais ce qui est peut-être plus troublant encore, c'est qu'au Ier siècle de notre ère apparurent en fait dans tout l'Orient des cultes messianiques importants qui secouèrent les pouvoirs en place. Gérald Messadié écrit en effet dans le chapitre *La dynamique des messies* de son *Histoire générale de Dieu* (1997)

« L'un des premiers messianismes connus apparaît en Chine en l'an 3 avant notre ère : les taoïstes remettent au premier plan Xiwang-mou (ou Si wang-mou), la Reine mère d'Occident, une des divinités les plus importantes de leur panthéon ; c'est l'ancienne

divinité de la mort, transformée en déesse dispensatrice des pêches, symboles de l'immortalité. (...) L'image d'un messie se forme : surprise : c'est Lao Tseu, l'archiviste mort quelques neuf siècles auparavant, mais désormais divinisé sous le surnom de « Seigneur parfait ». Cette fièvre apocalyptique sera tenace ; elle durera des siècles, alimentée par les courants du christianisme et du bouddhisme. »

Plus loin, le journaliste scientifique mais croyant selon ses propres termes continue :

« Guère en reste, les bouddhistes avaient presque en même temps fourni un saint sauveur divin, Mi-lo fo, plus connu en Occident sous le nom de Maitreya »

La Reine mère d'Occident vénérée en Chine et la résurgence d'un culte messianique dans les années où Jésus aurait vu le jour... Comment l'expliquer ? Lecture dans les astres de signes comme les mages suivant l'étoile ? Intuition puisée aux champs morphiques ? Ce qui était pour nous le début d'un nouveau millénaire était, pour tous les peuples de l'Asie à Rome dotés d'astrologie et reliés par les empires étudiés, l'entrée dans une nouvelle ère astrologique, les Poissons : sur ce point, pas besoin de preuves historiques, la mécanique céleste n'obéissant pas à nos causes et conséquences. Il était donc normal que les peuples attendent un grand changement. Prophétie auto-réalisatrice ou pas, il vint simultanément par le Mahâyâna et le Christianisme. Le monde n'en fut dans son ensemble peut-être pas fondamentalement meilleur, non par leur faute, mais par celle des hommes qui n'appliquèrent pas leurs principes.

Târâ, l'Étoile salvatrice, la Sagesse et Marie

Nous suivons dans ce livre aussi bien l'histoire que les mythes, les synchronicités que les analogies et le tout est autant une fin qu'un moyen pour y voir plus clair dans cette période des premiers siècles après le Christ où tant de choses se jouèrent, des royaumes, des cultes, des croyances, des pouvoirs... dont nous avons en grande partie hérité. L'interprétation et la conclusion appartiennent à chacun.

On ne peut parler d'Avalokiteshvara sans parler de Târâ. Le bouddha de la Compassion a en effet des formes féminines dont la plus célèbre est Târâ, née d'une de ses larmes. Son nom signifie en sanskrit à la fois « l'Étoile » et « Celle qui fait traverser (les flots du Samsara) », comme Marie est appelée *Stella Maris*, l'Étoile de la Mer et est invoquée pour le Salut. Deux qualités qu'on retrouve chez Vénus-Aphrodite, l'Étoile du matin sortie des eaux, fille de Neptune-Poséidon. Târâ est généralement verte mais peut aussi être blanche pour les pratiques de longue vie.

« Incarnation » de la Sagesse Suprême, Prajñâ Pâramitâ, elle fait ce vœu : « Seigneur, je guiderai les êtres afin qu'ils traversent les grands flots de leurs peurs. » Bien qu'émanée d'Avalokiteshvara, elle est la Mère universelle de tous les êtres, née d'une naissance immaculée, comme Marie selon une notion du Féminin sacré commune à l'Inde et à la Gnose chrétienne, nous y reviendrons. On pense là aussi à Marie, à la fois sa mère, sa fille et son épouse, comme disaient les théologiens, puisque Jésus était lui-même Dieu, donc créateur et amant en quelque sorte de la Vierge pour

engendrer le Fils.

La Sagesse qu'incarne Târâ est à mettre en relation avec la Sophia gnostique qu'on retrouve dans l'Orthodoxie. Cette Sophia est la parèdre le Pistis, la Foi, qu'incarne le Christ venu la sauver comme Jésus libéra Marie-Madeleine. Elle est également la Shekinah biblique qui réalise les œuvres du Seigneur, et pour laquelle l'Ancien Testament a de très beaux versets amoureux empreints de Féminin sacré dans le Siracide. Elle est enfin la Shakti qui permet, exactement comme Marie ou la Shekinah biblique, la manifestation du Purusha, l'Homme divin. Au sujet de la Sagesse, Jésus a cette parole :

« En effet, Jean est venu, il ne mange ni ne boit et l'on dit : « Il a perdu la tête. » Le Fils de l'Homme est venu, il mange, il boit, et l'on dit : « Voilà un glouton et un ivrogne, un ami des collecteurs d'impôts et des pêcheurs ! ». Mais la Sagesse a été reconnue juste d'après ses œuvres. » (*Traduction Oecuménique de la Bible*).

D'autres traducteurs, comme Louis Segond, écrivent « reconnue juste *par ses enfants* », ce qui met bien l'accent sur la féminité-maternité de la Sagesse-Shekinah-Sophia ou encore de Tara issue d'un Bouddha et réalisant ses œuvres

Dans le Sutra du cœur, la sagesse est nommée Prajñā, et une version du texte dit :

« (...) ainsi, puisqu'il n'y a pas d'obtention, les bodhisattvas se fondent-ils sur la perfection de la sagesse et ils demeurent en elle, l'esprit sans voile et sans peur »

La Sagesse inhérente et suprême en laquelle on se fonde et demeure uni, sans voile, a été représentée au cœur des mandala par l'union amoureuse d'un bouddha de Compassion, Karunâ, et de la Sagesse, Prajñâ. Ils réalisent le Maîthuna, l'Union sexuelle tantrique de la conjonction des opposés.

Résumons-nous : fusions historiques et visions syncrétistes

Faisons le point : aux premiers siècles après J-C, (bien qu'on évoque pour cela aussi le premier siècle avant J-C, sans preuve matérielle, ce qui n'est pas en soi une non-preuve), au Gandhâra, au sein d'un empire Kushana parlant et écrivant le grec et l'araméen, où se côtoyaient la religion perse de Zoroastre et Mithra, la grecque et les indiennes (Hindouisme et Bouddhisme), mais aussi en pleine période de missionnariat chrétien, de nouvelles traditions écrites et iconographiques témoignèrent d'un bouddha de Lumière Infinie, Amitâbha, ancien roi, renonçant à son royaume, porteur de la Loi, devenu moine, et donnant par amour des hommes un bouddha de Compassion, Avalokiteshvara. Celui-ci faisait le pont entre l'Immanifesté et le manifesté, c'est à dire à la fois le Divin et l'humain, l'Absolu et le relatif, doté de toute la connaissance d'Amitâbha et participant de sa Lumière, et recevait l'enseignement de la Sagesse suprême du Cœur, visitant et vidant les Enfers de ses âmes, vêtu de blanc et rugissant comme un lion, venant guider les hommes dans la période actuelle. Et cela en attendant le retour de l'Amour incarné par Maitreya, émané lui aussi de la nature universelle du Bouddha. Dans ces nouvelles traditions du Mahâyâna, il ne s'agissait plus soudain de se dissoudre dans le Nirvana, mais de revenir dans le Samsara aider les hommes, l'accent étant mis sur l'amour, la

compassion, la joie, la paix infinis et l'importance donnée à autrui comme un autre soi-même... Et pour finir, une divinité féminine, Târâ, l'Étoile, Celle qui fait traverser, la Sagesse, accompagnait Avalokiteshvara, émanée de sa Compassion infinie, perfection de l'Amour et du Salut. Si le rôle des missionnaires chrétiens oubliés par l'histoire, ou le passage éventuel du Christ ont pu être les facteurs déclencheurs du Mahâyâna, compte tenu de la chronologie témoignant véritablement de son apparition *après* J-C, n'oublions jamais pour autant la grande popularité du culte de Mithra et le syncrétisme dans l'empire Kushana comme dans tout l'empire Romain en cette période. Le Christianisme pourrait ainsi expliquer Amitâbha, Avalokiteshvara, et Maitreya avec l'aide incontournable du Zoroastrisme et de Mithra. Deux questions pour finir : le syncrétisme si raillé et décrié est-il simplement un fourre-tout naïf ou au contraire l'intégration de ce que chaque peuple, chaque culte, chaque culture a compris de plus important, pour faire émerger ensemble une vision du Tout et faire se rejoindre les hommes ? Si chaque partie apportée à l'ensemble est vraie, elle ne cesse pas de l'être au contact de l'autre partie tout aussi vraie. Il faut simplement respecter l'harmonie, mais la croyance en de multiples voies et fois religieuses n'est que le signe d'un esprit ouvert et doté d'expérience. Et la deuxième question : pourquoi cette volonté de pureté dans les religions, et cette sainte horreur du syncrétisme comme du « concordisme » spiritualité-science, chez les universitaires ou les intellectuels qui les étudient, alors qu'ils incitent les peuples à se mélanger et se métisser à tout va, alors que tout historien sérieux des religions, tout profane même, sait que les trois religions du Livre, comme l'Hindouisme et le Bouddhisme, sont syncrétistes ? C'est qu'il faut diviser pour régner : diviser les peuples et les savoirs, les empêcher de reconstituer le vase brisé de l'Unité des origines et de réconcilier Sagesse et Science.

L'art du Gandhâra

En complément de ce chapitre, je joins, adapté, un article que j'avais écrit en Grèce en 2000 et publié dans la revue Bouddhisme Actualités en 2002. L'étude de l'iconographie et en particulier des statues est précieuse pour comprendre la véritable histoire des idées, car il est plus difficile de « resculpter » sur de la pierre que de brûler, gratter et réécrire un parchemin, ou de trahir par la parole une tradition.

L'Antiquité fut une période où l'homme exaltait la guerre en même temps que la recherche de la paix intérieure, ce qui la place aux antipodes exacts de notre monde moderne prétendument pacifiste au niveau international, et créateur de chaos au sein de ses propres sociétés. L'art du Gandhâra, ou art gréco-bouddhique, est la preuve de cette double polarité antique entre guerre et recherche d'ataraxie. Il est né de la rencontre des canons de la beauté grecque et du bouddhisme encore au petit matin de son Histoire, non loin de Bamyan où les Talibans tirèrent à l'arme automatique sur les immenses statues de l'Éveillé. Le Gandhâra, une fois les conquêtes d'Alexandre achevées fut, entre les premiers siècles avant et après Jésus-Christ, un royaume bouddhiste habité par la paix et la prospérité, partagé entre le nord-ouest du Pakistan et le sud-est de l'Afghanistan actuels. Il incluait la vallée de Kaboul autour de Peshawar et Swat, où la plupart des rois avaient leur capitale. Cependant, on trouve des vestiges de l'art gréco-bouddhique au Cachemire, au Penjab, au Saurashtra, au

Gujarat et jusqu'aux grands centres commerçants de Mathura et ses environs, sur le fleuve Jamuna. C'est après la chute de l'empire des Sungas et avec la prise de pouvoir des souverains grecs, parthes et kushana dont plusieurs adoptèrent le bouddhisme ou le brahmanisme, que la région connut son plus grand fleurissement artistique.

Les premiers traits du Bouddha et un certain âge d'or

On peut dire que l'art du Gandhâra est le premier exemple d'interpénétration réelle, dans les arts figuratifs, entre l'Europe et l'Asie. Le Gandhâra possédait, en ces temps-là, près de 1600 monastères, décorés, comme leurs stupas, de statues et de bas-reliefs en pierre ou stuc.

On trouve également, témoignant des influences grecques, des colonnes de style corinthien, des centaures, des guirlandes aux motifs de vigne et des Atlantes... L'urbanisme lui-même a connu des influences du monde hellénistique. Mais pas plus que l'architecture, il ne fut le domaine le plus célèbre et créatif de l'art du Gandhâra.

À partir du deuxième siècle après Jésus-Christ, le Bouddha commença à être représenté, pour populariser son culte, sous des traits humains, bien qu'il ait demandé lui-même, avant son Mahâparinirvâna - extinction suprême - qu'aucune représentation ni culte ne soient pratiqués. Sous Ashoka, il n'était symbolisé que sous la forme du lotus, des empreintes de pas et du trône vacant.

Au Gandhâra, le Bouddha acquiert un visage, et il est de type hellénistique, très régulier et quasi géométrique, car pour les Grecs, l'ordre était l'expression de la lumière. Ses cheveux sont bouclés, frisés ou remontent en un chignon qui évoque le chakra Sahasrâra aux mille pétales de l'Éveil total. Les oreilles sont allongées, en signe de sagesse, le front porte un point, le troisième œil et la tête est souvent entourée d'une auréole, lumière émanant du chakra. Enfin, il arrive qu'il ait une moustache voire une barbe, comme lorsqu'il est représenté squelettique, jeûnant dans ses périodes d'ascèse extrême où il échoua à toucher l'Éveil. Il porte des toges de style romain et son visage a une expression ataraxique - introublée - but du philosophe grec antique comme indien.

Les scènes figurant sur les bas-reliefs concernent généralement des moments de la vie de Bouddha : l'enfance et la jeunesse sous l'étroite surveillance de son père, le roi Shuddhodana, qui désirait lui éviter toute souffrance pour l'empêcher de devenir le grand Bodhisattva qu'un vieux sage, le grand rishi Asita, avait annoncé lors de sa naissance, et qu'il choisisse la Royauté universelle du Chakravartin ; le mariage avec la belle Yashodara, qu'il allait ensuite quitter dans la nuit au milieu du sommeil du palais, après qu'elle lui ait donné un fils ; la première méditation, sous la protection des Nâgas, ces mythiques serpents de la sagesse et gardiens des trésors ; la nuit de l'Illumination après la victoire sur Mâra et ses trois filles ; la vie monastique, enfin, parmi les bikkhus, les moines de la sangha, toujours plus nombreux : tentative d'assassinat par des sicaires envoyés par Devadatta, son cousin, « grand prodige magique » de Shravasti, au cours duquel l'Éveillé fait surgir alternativement de l'eau de ses pieds et du feu de ses épaules .

A côté de ces scènes classiques, le Bouddha à venir, « Celui qui aime », Metteya en Pali, Maitreya en sanskrit, est aussi représenté, ainsi qu'une ancienne incarnation de

Siddhârtha au cours de laquelle, sous les traits du brahmane Sumedha, il étend sa chevelure sous les pas du bouddha Dîpamkara pour lui éviter de se salir et s'engage, par son humilité et sa foi, à devenir le bouddha des temps historiques.

Pour reprendre le mot d'André Malraux, connaisseur de l'art oriental comme en témoignent ses aventures dans les temples d'Angkor, « l'histoire de cet art est celle de la conquête de l'immobilité ». Et c'est peut-être une des choses qui nous touche en lui: retrouver la Grèce d'un certain âge d'or, l'éternité indienne et le mystère de l'histoire de ces royaumes indo-grecs à l'est d'Athènes.

L'Éveillé au milieu des dieux de la Grèce et de l'Inde

Peu à peu, on voit comment le Bouddha va être divinisé : sa dimension par rapport aux autres personnages augmente, et il est de plus en plus entouré de divinités aussi bien indiennes, que partho-mésopotamiennes, ou grecques : Indra dieu de la foudre, Brahma, dieu créateur, la grande déesse-mère Nanaia identifiée à Artémis, Athéna, déesse de la sagesse, Harpocrate, le « dieu du silence », Silène, père adoptif et précepteur de Dionysos. La foudre d'Indra dans le ciel symbolise l'illumination de la conscience : il est le roi des dieux et sa monture est l'éléphant blanc, lui-même associé au Bouddha, puisque sa mère, la reine Maya, rêva d'un éléphant blanc qui pénétrait son flanc droit, un peu comme Alexandre, fils de Zeus sous la forme d'un serpent et d'Olympia. Ce rêve fut donc interprété par les devins comme l'annonce d'un Chakravartin, ou un Bouddha s'il renonçait au monde. Siddhârtha est donc lui aussi un « fils de Dieu ». Mais surtout, la visite au ciel d'Indra représente un devoir pour tous les Bouddhas, comme en témoigne l'Avatamsaka sutra dit du filet d'Indra, dans la tradition du Vajrayâna. Le Bienheureux se rendit au paradis d'Indra près le « grand prodige magique de Sravasti », où il mit en déroute les six maîtres des doctrines rivales. Il enseigna alors sur le trône même d'Indra à sa mère, morte à sa naissance, et à un nombre considérable de divinités. Ne peut-on voir là une suite d'épisodes bien proches du Christ ? Naissance immaculée, défaite des ennemis dans les joutes oratoires, retour au ciel de son père divin, héritage du trône, mère montée au ciel et couronnée apprenant de son fils... On retrouvera tout cela dans le Christianisme, mais jamais représenté avant ni ailleurs en Asie avant la naissance de la nouvelle religion d'origine juive. Si un tel légendaire y existait, il est en tous cas difficile de le savoir, compte tenu de la transmission orale ou de la disparition des textes.

À côté des influences grecques et des multiples liens que nous ferons plus loin en particulier avec Apollon, il faut aussi rappeler que d'autres, mineures, viennent d'Iran et d'Asie Centrale. En définitive, au cours des siècles, c'est l'influence indienne qui prendra le dessus. Cette évolution reflète d'ailleurs la lente décroissance du Bouddhisme dans le sous-continent indien et les massacres qu'il subit par les envahisseurs musulmans jusqu'à son renouveau contemporain à travers les conversions massives des intouchables et le refuge des Tibétains à Dharamsala et en de nombreux autres lieux indiens.

L'art a cette capacité de donner en quelques instants une compréhension de l'Éveil extraordinaire, par le détour souvent interdit par les religions de la représentation de

l'humain dans l'art. N'y-a-t-il pas de la jalousie chez les lanceurs d'anathèmes, incapables de produire autant de beauté et de faire comprendre instantanément ce que l'artiste, qui épouse la matière pour faire apparaître l'esprit, accomplit dans la grâce en silence ? L'attachement à l'œuvre est une autre affaire.

On reproche fréquemment à l'art du Gandhâra la préoccupation excessive de l'esthétique et du beau, qui a pu le pousser jusqu'à un certain maniérisme, une complaisance des artistes dans la forme. Cependant, la réaction première devant ces œuvres, avant un refoulement éventuel par crainte de l'ouverture, est généralement une émotion profonde et vraie, un sentiment de sérénité, un apaisement bienveillant et conscient, fidèles expressions du Dharma. La sensibilité réciproque des Grecs et des Orientaux devant la beauté de leurs arts et de leurs philosophies est une histoire d'amour entre la matière et l'esprit, la pierre et la prière, la sculpture et le culte. Leur mariage a donné un des plus beaux exemples d'art sacré.

(...)